

Cloîtrées

Aurélia Peyrical

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyrical, A. (2018). Cloîtrées. *Moebius*, (156), 31–36.

CLOÎTRÉES

Aurélia Peyrical

Le soir, quand les réverbères s'allumaient, la petite troupe rentrait sagement dans sa tanière, le long du chemin dérobé. Elles étaient restées sous le préau tant qu'elles avaient pu, jusqu'à la fermeture des grilles. Tout en se pressant pour suivre le pas de ses sœurs, la troisième mâchouillait sa main gauche, grattant des dents son péché. Les taches d'encre bleu refusaient de se dissoudre sous la bave. Elles la marquaient malgré elle du sceau des jeunes filles dissipées. La petite dernière, torturée par des chaussettes aux élastiques trop lâches, ne cessait de les tirer d'une main et, de l'autre, elle s'accrochait au cartable de sa sœur. L'aînée et la cadette menaient la marche, la tête haute. Une fois arrivée, le souffle court, la horde passait la porte, résignée.

On se rassasiait religieusement, puis on reprenait la partie. Toutes les cinq suivaient minutieusement les règles d'un jeu qui n'en finissait pas. Comme toujours, il faudrait prendre garde aux mots employés, de crainte qu'un participe mal accordé ne fasse surgir de soi l'adulte au regard de fer qui déclarerait la manche perdue. On attendait impatiemment que le marronnier du jardin se soit changé

en ombre noire, car, quoi qu'on en dise, la nuit, les risques étaient moindres. On somnolait un peu et la rancœur faiblissait.

Le salon s'assombrissait, puis venait la lumière. On aurait été bien en peine de savoir qui avait allumé, car nulle n'avait bougé. Alors, dans la clarté retrouvée, entre deux batailles, on parlait soudain de choses sérieuses, d'argent, d'avenir, de carrière, pour se donner une contenance et satisfaire les fantômes. Si l'on se tenait bien, si l'on avait les idées qu'il fallait sur la façon de mener sa maison et sa vie, ils sortaient de leur torpeur et, de derrière les fauteuils, vous lançaient d'un air d'approbation d'immenses sourires à demi grimaçants. Elles savaient leur offrir ainsi une nourriture qui les rendait plus forts. En différant l'assaut véritable, la petite bande paraissait un temps apaisée, malgré de légers tremblements.

Quelque chose, comme une tache le long des tentures grises, rendait plus grave encore l'attention studieuse prêtée aux microscopiques événements de la parole et de la voix. C'était l'image de l'une d'entre elles, une main sur la poignée, un gros sac de faux cuir défraîchi sur le dos, avec dans le regard la ferme intention de s'en aller d'ici sans crier gare, on y étouffe. Ce souvenir planait au-dessus de leurs têtes comme un présage.

Par chance, la fugueuse avait été aperçue avant qu'il ne soit trop tard. On avait pu la raisonner par quelques cris et quelques coups, et tout était rentré dans l'ordre.

Depuis, par précaution, on avait entreposé tout ce qui pouvait ressembler à un bagage dans le coin le plus reculé, le plus humide et inaccessible d'un sous-sol qu'on appelait en riant : « le marécage. » Baluchons, sacs à main, à dos, en daim ou en toile, coffrets un peu trop larges, cartons de

déménagement, sacoches, malles, tout allait s'y échouer. Ce beau monde inerte, mélange de bois, de carton et de paille, pourrissait à son aise. Il s'étiolait aussi lentement et aussi inexorablement que celui des vivantes. Un dilemme s'était naturellement posé pour les cartables et les sacs d'école, qu'on avait finalement épargnés. Sans eux, comment aurait-on fait ses devoirs, à l'étude, après la classe? La porte du grenier, où l'on allait les déposer le soir venu, avait pourtant gagné un tour de clé supplémentaire. Ce discret remue-ménage avait minimisé les risques. Ainsi barricadées, on avait retrouvé pour un temps le courage de sauver les apparences.

Parfois, après avoir soupé, lorsqu'elles s'enfonçaient toutes les cinq dans les vieux canapés verts, la cadette évoquait d'une voix faible la possibilité fatale que l'une ou l'autre, un jour très prochain, ne quitte définitivement leur trou. Cachée derrière une bouffée de cigarette, elle fixait sur ses sœurs des yeux terrifiés, un peu rouges. La fugitive partirait en voyage ou bien, si l'envie lui prenait, irait creuser un autre terrier dans une rue inconnue. Elle construirait seule sa nouvelle cage. Peut-être seraient-ils deux à s'y nicher. Si tel était le cas, le nombre de prisonniers se multiplierait en quelques années. À bien y réfléchir, on ne voyait pas de meilleures raisons de rompre. Certaines opinaient tandis que d'autres, plus prudes, comme l'aînée, restaient paralysées.

Pour se faire peur quelqu'une rétorquait, d'un ton entendu mais la voix tremblante, que le plus souvent cela arrivait sans que l'on s'y attende. Dans de telles circonstances, pourquoi ne pas s'y préparer? La troisième, comme pour se lancer à elle-même un reproche, rappelait que la fuyarde ferait mieux d'y penser à deux fois et

de calculer bien son coup. Que de douceurs elle laisserait derrière elle ! Elle devrait faire ses adieux aux appliques patinées, au vieux chat aveugle enroulé façon boa sur son coussin miteux, au papier peint bleu des toilettes et à ses petits tournesols que l'on comptait tout haut. Il lui faudrait dire adieu, aussi, au frigo détraqué qui vous berçait la nuit, quand il ne vous donnait pas la migraine. Cela lui manquerait terriblement, mais c'était le prix à payer.

À l'entendre ainsi évoquer les frêles certitudes qui peuplaient le temps de l'intérieur, les sœurs restaient muettes. Un frisson les glaçait. Mais au fond, si l'une ou l'autre se décidait, ne faudrait-il pas d'abord qu'elle obtienne l'accord de toutes ? Et comment diable l'obtiendrait-elle ? Elle aurait beau minauder, se montrer agacée, prendre un air résolu ou même lancer des invectives, n'était-il pas certain qu'un refus s'élèverait contre son audace ? N'y avait-il pas ce rempart ? On respirait. Cette condition supplémentaire rendait une telle éventualité franchement fantasmagorique. Et s'il n'y avait pas cela, on finirait bien par trouver une autre parade, quitte à manigancer. On avait plus d'une idée en tête pour maintenir les rangs en place. Quelque difficile que serait la manœuvre, on serait sauvés, on en riait.

La quatrième sortait alors de son mutisme et braquait des yeux méchants sur ses sœurs pour leur rappeler que si le moindre bouleversement se produisait (elle ne plaisantait guère), il faudrait vider la tanière devenue trop grande, enfreindre l'interdit géographique, se disperser et se heurter alors chacune pour soi à toutes sortes de maux de ventre, coliques, nausées, infections qui rendraient un temps la vie irritante, insupportable. Leurs dix mains assemblées, liées par l'inertie et par un sens aigu de leur

maladresse, formaient un étrange paquet, compact mais fragile. Le moindre déséquilibre le briserait et la pourriture répandue ne serait pas belle à voir.

Toutes s'accordaient à dire que cette sorte d'échappée belle, quelque motif qu'elle eût, serait la pire des trahisons. On tombait d'accord : il ne fallait pas se faire de telles frayeurs. Désormais, on n'en parlerait plus. On mettrait l'idée au placard et, en ingénues, on cesserait d'y songer. Surtout, ne rien précipiter.

Comme on était curieuses, malgré tout, on tâtait quelquefois à part soi cette éventualité douteuse, on en malaxait mentalement les détails dans son lit, au réveil, tout en se donnant l'air de ne pas y toucher.

La plus jeune sentait mieux que les autres la fragilité de cette mascarade. Les fondations, depuis longtemps rongées, pouvaient à tout moment s'effondrer sous vos pieds. Cette vie avait assez duré, on le savait, mais on tremblait à l'idée qu'elle ne s'achève pour de bon. La troisième et sa cadette, la plus timide de toutes, pouvaient moins encore que les autres songer à de bonnes raisons de sauter le pas. Qu'allaient-elles devenir, sorties de leur cocon ? Qui voudrait d'elles, ailleurs, qui voudrait de leurs menottes sales et de leurs sourires gênés ?

L'aînée voyait bien que les sortilèges tombaient souvent en panne, mais elle échouait encore à mesurer avec précision le coût d'un départ définitif. Devoir se décider lui donnait le vertige. Les vieilles formules magiques, apprises par cœur et répétées depuis l'enfance, s'usaient. Comme un chapelet que l'on garde sur le cœur après avoir perdu la foi, elles vous forçaient à vous agripper toujours plus fort en espérant de nouveaux temps d'abondance. Plus tout se détraquait, plus les crampes s'accroissaient.

Quand elle y pensait trop longtemps, des hurlements lui remontaient en bouche. L'envie de se rouler à terre avec de gros sanglots lui sautait à la gorge. Si l'on oubliait un moment le regard assassin des autres embarquées (terrifiées par leur propre envie de prendre leurs jambes à leur cou), et si les fantômes qui rôdaient baissaient la garde (ils vous arrachaient trop souvent le petit pactole d'assurance que vous aviez glané « dehors »), on se voyait sortir de là, seule, sans valise, et sans se retourner.